

LA CRAVACHE

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

Paraissant tous les Dimanches.

Il n'est pas reçu d'abonnement;
les lettres non affranchies seront
refusées.

Adresser les manuscrits et
correspondance aux bureaux
rédaction.



BUREAUX DE RÉDACTION : GRANDE RUE DE LA GUILLOTIÈRE, 28. — (Boîte dans l'allée).

SOIRÉES D'HIVER

Elles sont quelquefois charmantes, n'en déplaisent aux gommeux affamés de macadam et de maquillage.

Dans ces mois, que ces messieurs qualifient de monotones, je trouvais autrefois la vie de famille et les réunions d'amis agréables. « *Et in Arcadia ego!* » et j'en profitais largement.

Le tableau de l'intérieur de famille est si connu, que je ne me sens pas le courage de vous peindre le sourire indulgent du conteur octogénaire, l'attitude sévère et gracieuse de la jeune mère, et l'air naïvement attentif des moutards auditeurs. Je préférerais, et cela au risque de passer pour indiscret, vous dévoiler le baiser furtif qu'échangent derrière le damas de la fenêtre ces deux fous de vingt ans.

Soirées d'hiver! soirées charmantes! ça ne se chante pas, mais c'est égal!

N'est-ce pas dans ces réunions au coin du feu que le blond lycéen livre à la brune pensionnaire un assaut dangereux... pour tous deux; assaut où l'assaillant est sûrement blessé, puisqu'il abandonne sur le champ de bataille sa fatuité intolérable?

N'est-ce pas là, que la veuve inconsolable, grâce à tout un système machiavélique, amène à ses pieds des... chinoise, une armée d'adorateurs aussi naïfs que chevelus?

N'est-ce pas encore là, où le jeune beau, l'homme à la mode, adossé à l'antique cheminée, promène sur le sexe élégant son regard hébété et son carreau séducteur?

FEUILLETON DE LA CRAVACHE

LES VOYOUS DE LYON

Grand roman contemporain inédit

PAR J.-M. GUBIAN

XXII

L'Abattoir.

(SUITE.)

La lampe dont la mèche était carbonisée ne jetait plus qu'une faible lueur, d'un rouge sanglant. En plongeant ses regards dans tous les coins, ils furent frappés par les éclats de la bouteille brisée par Guillou. Un peu plus loin, était le couteau du cambusier.

Il alla ensuite vers la porte : elle était entr'ouverte!...

Il passa doucement la tête entre les battants : la rue était déserte et silencieuse.

Alors il prit peur!...

Il verrouilla la porte et revint dans la cuisine, prêt à redescendre dans la cave.

— Diable, après tout, murmura-t-il en essayant de reprendre son sang-froid, le cambusier n'est pas fondu!... Voyons dans cette chambre.

En disant ces mots, il entra dans la pièce contiguë.

Deux formes humaines étaient étendues, l'une sur un grabat, l'autre sur le plancher. Il s'approcha du lit. La Chaussette y dormait tranquillement toute habillée. Une large boursofflure, d'un noir verdâtre, lui couvrait la moitié du visage.

— Tiens! la pauvre biche, elle a été rennée, ricana Bérard.

Voyons l'autre. Mais... c'est le mastroquet! s'écria-t-il.

Soudain il recula épouvanté.

— S'il était mort,.... pensa-t-il.

N'est-ce pas là enfin, où se trament, s'ourdissent, ces mille complots féminins, complots terribles où l'arme est un sourire, et le meurtrier un regard?

Hé! nous savons bien, messieurs les grincheux, que toute rose a son épine, tout mari son... cauchemar, tout salon son... piano.

Nous connaissons les rivalités qui éclosent entre le fauteuil de M^{me} K... et le tabouret de M^{me} Z...; nous n'ignorons rien des médisances, qui bientôt à l'état de chrysalide..., de calomnie, voulons-nous dire, éclatent ensuite en scandales! Mais, pour Dieu! laissons les coups de langue de ces commères civilisées (il y en a qui ne le sont pas), et dédaignons la griffe dangereuse des pies-grièches en mal de jalousie.

Pourtant, et j'en demande bien humblement pardon aux jolis minois en rupture... de pension, le piano! c'est mon cauchemar, à moi, qui ne suis pas marié et ne veux jamais l'être.

Quand, pendant trois mortelles heures, un bourreau en jupons, qu'on a *trainé* au piano, vous horripile de sa voix aigre, oh! alors la rage me prend, je prends la porte et je me jette dans les bras de Morphée, ce dieu fantasque qui dépouille quelquefois au profit du pauvre, le richard endormi.

Et pourtant, le piano est utile; sans lui, mignonne, nous n'aurions pas valsé en nous pressant la main, nous n'aurions pas commencé ce joli roman, qui devait se terminer par une séparation grotesque, nous n'aurions pu laisser parler nos yeux, tes grands yeux noirs surtout, qui comprenaient si bien le langage de l'amour.

Qui m'aurait dit alors, quand nos cœurs battaient à l'unisson, quand nous étions emportés dans ce tour-

Au premier aspect, en effet, le cambusier, qui n'était qu'évanoui, semblait n'être plus qu'un cadavre. La face livide, le corps ramassé près des jambes, les bras étendus en croix, tout semblait annoncer une mort foudroyante.

Le voyou se mit à trembler, ses dents claquaient, sa gorge était sèche... il avait peur!...

Se soutenant à peine, il trébucha jusqu'à la cuisine et dans un dernier effort, il passa les jambes dans l'ouverture de la trappe. Son frère, debout sur le dos de Lombard, le reçut dans ses bras ou il tomba, pour ainsi dire, sans connaissance.

— Il y a du *pet*, dit Lombard, *cavallons-nous* (1). En disant ces paroles, il prit Tony Bérard sur l'épaule et, se faisant précéder du frère de celui-ci, il gagna le couloir et bientôt ils eurent rejoint la bande.

Ventre-d'Osier s'avança le premier à leur rencontre. « Qu'y a-t-il donc, interrogea-t-il? »

— Je n'en sais rien, répondit Lombard, en mettant Bérard sur les pieds contre une roue du tombereau; demande à cette *melette* que je viens de *chiner* depuis là-bas (2).

— Il ne faut pas moisir par ici, dit cadet Bérard remis de sa frayeur, ça va mal!... nous pourrions nous faire *engetiber* (3).

Les voyous firent cercle précipitamment.

— Oui, continua Bérard, j'ai trouvé la *piole* ouverte et le cambusier *nettoyé* (4).

— Nettoyé! exclamèrent vingt voix. Et Guillou?

— Pas plus de Guillou que dans mon œil. Seulement j'ai vu par terre des éclats de bouteille et un couteau. De là je suis entré dans la chambre. La Chaussette dormait sur le *poussier* le bec tout en *marmelade* (5) et le cambusier était étendu sur le plancher, les quatre fers en l'air.

Alorsse, je pars en vendanges, dit l'un des voyous, il faut débarrasser le bitume, pour quelque temps.... Ce n'est pas sain,

(1) Il y a du bruit, sauvons-nous.

(2) Cette poule mouillée que j'apporte de là-bas.

(3) Mettre en prison.

(4) J'ai trouvé la maison ouverte et le cambusier mort.

(5) Sur le lit, la figure en capilotade.

billon délirant qui voltigeait autour de nous, qu'il m'aurait dit :

Plus tard, tu la verras, au bras d'un vieux viveur fanée, pâle, riant de ce rire idiot qui caractérise la... mais me voilà bien loin du piano et des soirées d'hiver. revenons au présent, et jetons tout ce que vous voudrez sur... le passé, puisqu'en somme le passé et l'avenir sont lettres mortes à vingt ans.

Je disais donc que le piano était charm... non très-désagréable, insupportable même dans ces soirées prétentieuses, où deux ou trois pseudo-artistes battent la mesure avec la tête en chantant faux, comme au Grand-Théâtre, fort heureux quand la porte ne mêle pas ses grincements aux sons discordants de ces mélomanes épileptiques.

Que de mariages ébauchés aux accords criards d'un Ehrard de contrebande! que de coquetteries déployées dans cette guerre... à vie, où les vainqueurs s'avouent vaincus, et ne demandent qu'à se rendre à discrétion!

Heureux transfuges, que l'ennemi reçoit à bras ouverts.

Dancez et minaudes, blanches blondines aux yeux si doux; et vous, jeunes rêveurs, Werthers en habit noir, laissez aux cacochymes et aux ventrus le droit de critiquer le quadrille folichon et la valse effrénée.

Quant à vous, joyeux étourdis à collet brodé, gais lards jouffus, ennemis nés de toute contrainte, gardez l'ivresse de vos vingt ans, ne videz pas la coupe du trait, car lorsque vous serez las du mariage et de ses suites, il ne manquera pas de Panurges railleurs pour vous prescher éloquentement, vous remontrer par lieux de rhétorique, les misères de notre monde.

par là, demain, bien sûr, la rousse va *rappliquer* (1). Voyons qui vient avec moi? Nous partons illico pour le Beaujolais.

— Nous en sommes tous, répondirent les voyous.

— Eh! bien, alors, en route.

La bande se divisa en plusieurs groupes. Puis, étant convenus d'un point de ralliement, ils s'éloignèrent sur-le-champ.

Seul, Ventre d'Osier ne bougea pas. « J'ai mon idée, leur dit-il, je vous rejoindrai au Bois-d'Oingt.

Il s'adossa contre le tombereau et se mit à réfléchir.

— Tout ça n'est pas clair, se disait-il, Guillou ne doit pas être bien loin!... Voyons que je *piole* (2) un peu dans les prés.

Il suivit alors un sentier tortueux, parsemé d'excavations et hérissé de tessons de bouteilles, et se trouva bientôt dans les terrains vagues de la Part-Dieu. De temps en temps il s'arrêtait et, pliant ses mains, en forme de trompe, il poussait un cri étrange.

Aussitôt que le voyou se fut engagé dans le sentier, l'homme chauve sauta lestement hors du tombereau et se mit à le suivre de loin.

Ventre-d'Osier venait de répéter pour la cinquième fois son cri singulier, lorsqu'il s'arrêta subitement, l'oreille tendue. Un gémissement plaintif venait de se faire entendre dans un terrain en contre-bas, situé à dix pas, à gauche, du sentier qu'il suivait. Il s'y dirigea avec précaution et bientôt il put voir une masse noire étendue sur le sol.

Il se laissa glisser jusqu'à elle.

C'était un homme, couché la face contre terre, le long d'un pan de clôture écroulée. De plaintives interjections s'échappaient de sa bouche. On aurait dit un râle d'agonie!

Ventre-d'Osier le reconnut sur-le-champ, à ses vêtements.

C'était Guillou qui, frappé par l'agent de la sûreté, s'était trainé jusque-là. Ventre-d'Osier s'agenouilla et le retourna sur le dos. La lune, jusqu'alors voilée par de gros nuages, glissa un rayon de sa lumière argentée et vint, pour un instant, éclairer la scène.

Quelque rapide qu'ait été cette clarté, elle suffit néanmoins à

(1) La police va venir.

(2) Que je le cherche.

de célibataires affirmant plus heureux estre les Din-denauts du mariage, que les vivants en ceste vallée d'égoïsme.

Mais à quoi bon vous faire un épouvantail de ce qui est pour les uns une bonne affaire, pour les autres un acte solennel, pour tous le but de la vie et du travail.

Oubliez, oublions, c'est le verbe qu'il faut conjuguer après vivre et aimer; puisque l'existence est courte, faisons la bonne, tombons aux genoux d'Epicure. *Epicuri de grege porcum*, comme dit le voluptueux Horace, et répétons avec le bon docteur Pangloss :

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

MARIUS VILLARD.

BINETTES LOCALES

PAPA TROUSSEBONNE

L'aristocratique quartier de Bellecour a vu naître mon héros. Le public habituel qui arpente les allées de la place de ce nom, à l'heure de la musique, a sans doute remarqué un petit vieillard bien guilleret, vêtu d'une façon très-originale.

L'ampleur de sa houpelande, sa culotte à pont, son chapeau Charles X, sa cravatte blanche, vous le feront aisément reconnaître. Cette coquette momie est parfumée, lustrée, pommadée, à rendre jaloux le gandin le plus poseur. Ajoutez à cela une figure béate, un sourire de jésuite, un regard limpide, et vous aurez le portrait de ce chérubin octogénaire.

Ne croyez pas, parce qu'il assiste régulièrement aux concerts militaires, que le petit vieux soit mélomane : il se moque de l'harmonie comme d'une nêfle véreuse. Ce qui l'attire sous les maronniers, ce sont les bonnes d'enfants. Suivez attentivement la manœuvre du papa : le voilà qui passe en revue les groupes de savoyardes en tablier blanc; il s'arrête enfin devant une demi-douzaine de ces minois rubiconds, au nez retroussé. Le bonhomme darde sur le fruit vert un regard chargé d'électricité, sa langue se fraie un passage entre les lèvres lippues, le torse ondule, les genoux se heurtent; un vrai supplice de Tantale!...

Et papa Troussebonne, dans la contemplation, pendant quelques fois demi-heure, se pourléchant comme un matou qui guète un bifteack. Enfin, la luxure surmontant sa timidité, le vieux bouc tire de sa poche une bonbonnière et la présente grande ouverte aux moutards tenus en laisse par

Ventre-d'Osier pour se rendre compte de l'état pitoyable du bandit. Il était complètement défiguré. Une couche épaisse de sang coagulé couvrait le visage ainsi que la chemise et la blouse. L'hémorragie avait été si abondante que le sol en était encore humide.

Ventre-d'Osier ne lui dit pas un mot et partit en courant. Deux minutes après, il revenait avec sa casquette pleine d'eau qu'il venait de puiser dans un fossé voisin.

Il dénoua alors la cravatte du colosse et l'imbibant de cette eau croupie, il commença à lui laver le visage.

La fraîcheur de cette immersion produisit bientôt son effet. Guillou se leva brusquement sur son séant. — Ah! c'est toi, dit-il.

— Eh! bien! mon vieux, dit Ventre-d'Osier, te voilà frais!... Qui donc t'a dessiné comme ça? Non de D... quel atout!

— Ça se paiera, gémit le colosse avec rage, mais les autres, où sont-ils?

— Ils se sont tiré les pattes (1)

— Tas de cavets!... (2)

— Mais non, objecta Ventre-d'Osier, tu ne comprends pas. Et il lui raconta comment cadet Bérard, était monté, par la trappe, à l'Abattoir, après avoir fait de vains efforts pour enfoncer la porte de la rue, à l'appel du cambusier. Il n'appellera plus maintenant celui-là, ajouta-t-il d'un ton lugubre, il a son affaire.

— Comment? fit Guillou. Que me chante-tu là?

— Je chante vrai. Bérard l'a trouvé mort dans sa chambre.

— Ça ne se peut pas, mon bonhomme, j'ai bien vu le coup. Il a une aile esquintée (3), voilà tout. A moins que l'autre soit revenu à la charge.

— Et toi, comment as-tu joué ta pièce?

— Quand j'ai entendu que ce particulier descendait par la trappe, j'ai ouvert la porte de la devanture et je me suis traîné à quatre pattes jusqu'ici. J'ai pas pu aller plus loin, je me suis agrogné (4).

(1) Ils se sont sauvés.

(2) Tas de lâches, poltrons.

(3) Un bras cassé.

(4) Je me suis affaissé.

l'objet de sa convoitise. La conversation s'engage, il prend une chaise et commence incontinent l'assaut de la forteresse. Si le blindage des pauvrettes est déjà fêlé, la victoire ne se fait pas attendre, car le conquérant a des arguments irrésistibles. L'or, et la promesse d'un testament, jouent le rôle principal dans cette capitulation.

Une fois en possession de sa nouvelle bonne, — à tout faire, — le vieux exige d'elle un travail spécial. Si le dégoût s'empare de la bobonne et qu'elle refuse d'exécuter la besogne imposée, il la met tout uniment à la porte et en cherche une autre. Je n'ai jamais pu savoir le genre de corvée qu'il prétend imposer à ses domestiques, la perspicacité de mes lecteurs suppléera à mon ignorance.

Quoi qu'il en soit, voilà dix ans que le papa Troussebonne recrute des gouvernantes, et il est encore en quête du phénix qu'il ambitionne. Une seule, par exception, avait su remplir les conditions du programme : c'était l'ex-servante d'un curé. Il paraît que son séjour au presbytère avait développé chez elle une obéissance passive et un courage à toute épreuve. Son dévouement l'a tuée. Elle est morte vaillamment sur la brèche, que le diable la fasse frire!...

L'histoire de ce gourmet en matière de services exceptionnels est très-édifiante. A seize ans il était le plus bel ornement de l'étude de M^e Vacation, avoué bien connu dans notre ville par son rejeton qui a aujourd'hui le monopole des causes célèbres.

Ce fut sous l'égide de l'avoué ci-dessus dénommé, que notre héros apprit cette étrange science qui consiste à surprendre la bonne foi d'un tribunal sous prétexte de l'éclairer. Quinze ans plus tard il était titulaire d'une charge dans le département du Cher.

Un mariage avantageux vint encore grossir le magot de notre homme. L'idée lui prit alors de se faire nommer directeur d'une caisse d'assurances mutuelles. Dépositaire d'énormes capitaux, papa Troussebonne se livra à une série d'opérations clandestines dont le résultat fut la ruine des actionnaires et la banqueroute du directeur.

L'étude fut vendue judiciairement. Madame intervint pour le chiffre de son apport dotal et... les clients furent volés. Monsieur avait pris la route ordinaire des voleurs en grand. Il fut néanmoins condamné par défaut à dix ans de réclusion.

Papa Troussebonne a philosophiquement attendu le terme de sa prescription, puis il est rentré en France avec un tout petit magot de 300,000 francs. Il est venu se fixer dans sa ville natale, et s'y repose honorablement des orages du passé.

Madame son épouse ayant obtenu sa séparation, à la suite de la condamnation prononcée contre son mari, devint la

— Comment, il a passé par la trappe!... En es-tu sûr?

— Certainement.

— Alors, nous voilà dans de beaux draps!... Que comptes-tu faire?

— M'en aller de par-là, d'abord. Et toi?

— Moi idem, ça ne se demande pas. Allons, hop! lève-toi. Donne-moi la main. Tu n'as pas l'air solide, mon pauvre compaig!

En effet, Guillou, malgré une rare énergie, chancelait sur ses jambes robustes. Il prit le bras de son compagnon et tous deux s'éloignèrent dans les ténèbres.

Où allaient-ils? Nous l'apprendrons plus tard.

Lorsqu'ils furent à une certaine distance, l'homme chauve blotti de l'autre côté du mur écroulé, tout à côté des deux voyous, quitta son poste d'observation et s'attacha à leurs pas.

Il paraît qu'il sut bientôt à quoi s'en tenir car, arrivé derrière la Buire, il gagna par les prés le cours de Broses et prit le chemin de la Permanence.

XXIII

Une idée infernale.

Nous avons vu que Bérard avait pris la petite caisse contenant le cadavre du nouveau-né et était allé la jeter dans le Rhône.

Pendant le trajet, il se mit à rire aux éclats tout en disant :

— Oui, c'est une riche idée que j'ai là... Ça va joliment embrouiller les épinards... Pendant qu'ils se remueront pour éclaircir la chose... Nous aurons au moins la paix un moment.

En finissant ce monologue énigmatique, le bandit posa la caisse sur un tas de cailloux, leva le couvercle et fouilla dans sa poche.

Il en retira un petit portefeuille en cuir jaune et un paquet de ficelles.

Il mit alors le portefeuille dans la caisse, abaissa le couvercle et la ficela solidement. Puis il jeta la caisse dans les eaux rapides du fleuve.

Que renfermait donc ce mystérieux portefeuille et pourquoi le voyou paraissait-il si joyeux de cette opération?

maîtresse en titre d'un officier supérieur. De cette union sont nés trois enfants qui prétendent, — n'est-ce pas logique, — que la fortune du papa Troussebonne doit leur revenir. Le vieux, dit-on, conteste sa paternité et se propose de consacrer les 300,000 francs qu'il a volés à la fondation d'un asile pour les bonnes d'enfants invalides.

J'engage donc vivement celles qui ont usé leurs forces à remorquer des mioches, et ensuite les vieux, à faire parvenir leurs états de services au papa Troussebonne. Sa bonne œuvre sera d'autant plus méritoire, que la majeure partie des postulantes sont ses créanciers. JARBOL DE MESSIMY.

Nous recevons la lettre suivante :

Lyon, le 8 décembre 1876.

A M. le Directeur Rédacteur en chef du journal
la Cravache :

Monsieur le Directeur,

Il y a de par la ville de Lyon une certaine marquise de... la Baleine qui serait, je crois, fort en peine de produire au soleil ses quartiers de noblesse, laquelle, d'accord et en communauté avec son *alter ego*, ont fait répandre le bruit que je travaille à LA CRAVACHE.

Il en est de cette perfide insinuation comme de tant d'autres qu'elle aurait voulu pouvoir faire accréditer. Pour cela, elle a employé tous les moyens, ne reculant même pas devant la monstruosité de se poser... en Putiphar.

J'entends donc que l'on sache, une fois pour toutes, que je ne suis ni l'auteur, ni l'inspirateur des articles de la Cravache.

Que ceux qui ont la chance malencontreuse de tomber sous ses coups, aillent se frotter les épaules ailleurs et qu'ils ne viennent pas me dénuder leurs bleus ou leurs noirs.

Il n'y aurait qu'un seul cas où je pourrais peut-être me servir de la Cravache, du côté du manche même, mais ce ne serait que dans le but de secouer la poussière des parchemins de cette même marquise de la Baleine.

Pour le moment, j me contenterai de conseiller à M^{me} de la Baleine de relire un peu son histoire. Elle y apprendrait alors que les ancêtres dont elle voudrait s'affubler les noms et pendre aux solives... de sa cervelle détraquée, sont bien et dûment enterrés depuis fort longtemps, et que les sires de...-les-Dombes n'ont jamais été marquis ni même barons.

Et sur ce, je vous prie, monsieur le Directeur, de vouloir bien agréer mes remerciements pour l'hospitalité que je vous implore d'accorder à ces quelques lignes, afin de parer à certaines éventualités qui pourraient surgir d'un instant à l'autre.

L. DE MARCHI.

Le portefeuille contenait les papiers de la Chavallaise, de cette candide enfant qu'il destinait à la prostitution et dont il avait enlevé la malle à défaut de la prime qu'il comptait toucher!...

Il avait ainsi, sans trembler, préparé à l'innocente jeune fille toute une série d'épreuves douloureuses, d'humiliations et de tortures sans nom.

La caisse entraînée, par le courant, resta à la surface de l'eau, vu sa légèreté. Elle alla s'encastrer dans les palettes de la roue d'un moulin de Saint-Clair. C'est là que les meuniers la trouvèrent à l'aube, lors qu'ils vinrent mettre le moulin en route.

La justice prévenue aussitôt, procéda aux constatations légales et ouvrit une enquête.

Naturellement, les papiers trouvés dans la caisse servirent de point de départ. Le parquet fit opérer des recherches dans la commune de C... La réponse fut que Claudine Bonjour avait quitté la localité en disant qu'elle se rendait à Lyon pour s'y placer comme domestique.

Tout semblait donc confirmer la justice dans son opinion d'être sur la trace de la coupable.

Il était maintenant évident que Claudine Bonjour ayant commis une faute, était venue à Lyon pour la dissimuler et qu'en suite elle avait, au moyen de violence ou compressions, compromis la viabilité du fruit de son inconduite.

Il est vrai que le médecin, délégué à cet effet, avait établi péremptoirement que l'enfant, venu à sept mois, était mort dans le sein de sa mère. Mais là, se présentait aussi une objection toute naturelle : Pourquoi la mère s'en était-elle débarrassée clandestinement, ou pour mieux dire, d'une manière criminelle? Cette circonstance aggravante semblait corroborer l'opinion du magistrat instructeur.

Le parquet de Lyon demanda à l'autorité locale de C... le signalement approchant de la prétendue coupable. Nantie de ce document indispensable, la police se livra à des investigations minutieuses dans tous les quartiers de Lyon.

Elle ne put rien découvrir!

(Reproduction interdite.)

(La suite à Dimanche.)

Nous donnons acte à notre correspondant de sa protestation. Jamais M. de Marchi n'a appartenu à la rédaction de la *Cravache*. Si nous insérons sa lettre, c'est que les personnages qu'elle vise semblent considérer comme un deshonneur la collaboration à notre journal. Nous déclarons en outre que nous rejetons toute polémique à ce sujet.

J.-M. G.

SALMIGONDIS

La scène se passe dans le modeste salon d'un artiste coiffeur. Un « Figaro » en herbe fait ses débuts (comme au théâtre) sur la face d'une estimable pratique.

Son opération est à peine commencée, que déjà il orne la figure de son client d'une superbe balafre.

— Ah ça ! avez-vous bientôt fini, s'écrie le patient colère, qui ne goûte pas la plaisanterie.

— Ah ! patience, monsieur, je ne fais que commencer.

* *

A la caserne :

Avant la promenade du matin, un sous-officier de cavalerie, vieux « Roublard », fait sonner le boute-selle et donne l'ordre suivant : « Chacun hors l'écurie ; l'étes et gens tout le monde à cheval. »

* *

Depuis quelque temps, bon nombre d'amateurs d'huîtres paient cher leur envie de se régaler.

Ces mollusques occasionnent, paraît-il, certains maux qui, plus d'une fois, ont eu des suites mortelles.

Pour obvier à ces catastrophes, qui sont pour lui une véritable perte, un habile industriel qui a fait fortune dans ce genre de denrées, vient de placarder de chaque côté de sa porte cette double pancarte :

Huîtres immortelles à 75 centimes la douzaine.

Celui-là, au moins, a trouvé le vrai moyen de pousser à la consommation.

* *

Au parc de la Tête-d'Or :

Eulalie, vingt ans, promène Bébé devant la galerie des paons.

Un de ces orgueilleux gallinacés étale majestueusement aux yeux des admirateurs, les brillantes nuances de ses ouvertures caudales.

Bébé à sa sœur : « Petite sœur, comment s'appelle cet oiseau ? »

« Mon chéri, c'est un paon qui fait la roue. »

Bébé étonné, tourne et retourne autour de sa sœur, regardant avec persistance le ... de l'aimable personne.

La sœur souriante : « Mais, que regardes-tu donc tant ? »

— C'est que j'ai entendu bien souvent petite mère te dire : « Eulalie, tu es fière comme un paon. » ... Et je cherche... »

Un baiser appliqué à temps sur les lèvres roses de Bébé, acheva la phrase commencée.

* *

A Bellerour :

Un jeune boémien implore la charité publique :

— Ne m'oubliez pas, mesdames, s'il vous plaît ; dans mes mains, laissez un petit sou-venir.

* *

Dans un salon où se trouve réunie la fleur de la bourgeoisie, madame X... a sa fille, dont les gestes et le maintien sont en désaccord complet avec les convenances :

— Allons, mon enfant, sois donc plus convenable ; vois les demoiselles D.... comme elles sont plus réservées que toi.

— Mais cela t'étonne ? tu ne vois donc pas, maman, elles posent pour « sages femmes. »

* *

Un pauvre misérable, implorant la charité publique, s'approche chez un riche propriétaire.

Celui-ci entrouvrant la porte, et voyant l'état de délabrement du malheureux qu'il aperçoit, lui glisse dans la main une pièce blanche.

— Soyez béni, monsieur, s'écrie le pauvre diable dans sa joie, et soyez sûr que je ne vous oublierai pas dans mon testament.

* *

Entendu à la Bourse :

Un loustic à un dindon auquel il ne reste même pas le duvet :

— Eh bien ! cher, sais-tu le jeu que préfèrent les tripoteurs véreux, les agioteurs tarés ? ...

— Le dindonneau, la cervelle aussi vide que l'escarcelle, d'un ton navré : j'en sais rien.

— Eh bien ! c'est le jeu des chèques (d'échecs) pour les professeurs des facultés cléricales.

* *

Ces jours derniers des bruits calomnieux circulaient : on insinuait que la *Décentralisation*, émue de certains de nos entrefilets publiés à son adresse, allait ouvrir une polémique furieuse et tancer vertement les folliculaires de la *Cravache*. Nous sommes heureux de démentir ces insinuations perfides et d'annoncer, qu'au contraire, les meilleurs rapports existent entre les deux feuilles. Il est même fortement question d'un banquet de fin d'année, où se réuniraient les deux rédactions.

Le menu serait fourré en partie par chacune d'elles, et une indiscrétion nous permet d'assurer qu'il y sera mangé des canards aux navets.

La *Cravache* fournira les canards, et la *Décentralisation*... le reste.

* *

Entre deux chiffonniers spongieux.

Ils passent devant une église des faubourgs en titubant, et l'un d'eux y pénètre, soutenu par la foi plus que par ses jambes :

— Qu'èqu'tu fais ? dit le second, entre deux festons.

Le premier, entre deux hoquets : — J'proteste cont' les enterrements civils ; et, au même instant, un disque qui n'avait rien de lumineux s'irradiait sur la dalle.

Le second, la vue trouble :

— Mais que fais-tu, malheureux, dans le sang tu erres ! ...

L'autre à qui la conscience ne reproche plus rien tranquillement : — Qu'est-ce que tu dis ? j'erre.

Et Vingtrinier qui sortait à ce moment, s'en arrachait les cheveux... »

* *

C'est sous le plafond de la correctionnelle que je vais chercher le mot de la fin.

Deux jeunes maraudeurs sont accusés d'avoir fait de fréquentes soustractions dans les garennes d'un propriétaire de la banlieue.

Le premier, nommé Lacroix, s'entend condamner à quinze jours de prison. Le second, après explications, est condamné à huit jours de la même peine.

— Eh bien ! mon président, s'écrie-t-il, ce sera par pénitence que je suivrai le chemin de La-Croix.

Le Rôdeur.

LA GRAMMAIRE

Mademoiselle virgule, sur le point de contracter une alliance avec le jeune tréma, apprit que ce dernier avait des relations intimes avec mademoiselle cédille.

Outre les reproches qu'elle lui adressa entre parenthèse, elle l'informa que désormais il n'y aurait plus aucun trait d'union entre lui et elle, et que de ce mariage elle n'en voulait point, et virgule se retira.

A cette apostrophe, en forme d'accent circonflexe, dite avec un accent aigu, tréma répondit d'un accent grave en serrant les deux poings : Mademoiselle, je n'ai point d'interrogation à subir, et votre détermination ne m'arrachera point d'exclamation. Pour moi, c'est un cas singulier, et je trouve votre genre bien féminin. Du reste votre passé indéfini m'inquiète ; je voudrais que, plus honnête, il fût une garantie du futur. Et si imparfait que je sois, vous ne pouvez accuser mon présent. Dans nos pourparlers, tout n'avait été que conditionnel. Cessez donc un ton aussi impératif, sans quoi j'élèverai un peu plus le verbe ; et puisque toute conjonction devient impossible, il ne vous reste plus qu'à vous élider complètement.

Outrée, virgule sans périphrase se retira.

LUDOVIC DAUBIER.

TRIBUNE DU PARNASSE

CE QUE JE MAUDIS

Jetez un seul regard autour de vous. Le vice

Tient partout le haut du pavé.

Ce spectacle écœurant est un cruel supplice

Dont on est sans cesse abreuvé.

Pour acquérir un titre, un peu de folle gloire

Et posséder quelques louis,

L'homme, sans dignité se vend comme à la foire.

Et voilà ce que je maudis.

Je maudis ces gens qui constamment à l'église

N'ont pour leur prochain que du fiel ;

Mensonge et fausseté, c'est toute leur devise ;

Ils osent nous parler du ciel.

Allons, noir sacristain, à quoi bon ta prière,

Tu n'iras pas au paradis ;

Il te faudrait voler la clef du grand Saint-Pierre

Et comme lui, je te maudis.

Je maudis ce tribun, cet avocat sans causes

Qui voulant être député,

Devant ses électeurs promet beaucoup de choses

Et rit de leur naïveté.

Pour se faire nommer, ce pitre politique

Se métamorphose cent fois.

Peu lui fait, que ce soit, Empire ou République :

Son but, c'est la paie tous les mois.

A REISCHOFFEN

Ils étaient cent vingt mille, et leurs rangs formidables

Dans la plaine massés s'apprétaient au combat.

Dès le matin, braquant leurs canons redoutables,

Ils n'attendaient qu'un mot pour nous jeter à bas.

Le sort était fatal ! vaincus par la mitraille,

Nos braves chancelaient. Les obus meurtriers

En maîtres décidaient du sort de la bataille,

Lorsque Mac-Mahon fit charger les cuirassiers.

Malgré tous leurs efforts, la victoire rebelle

Protégeant l'étranger désertait nos drapeaux ;

Son vol ne guidait plus la phalange immortelle

Qu'allait seul abriter le cyprès des tombeaux.

A travers la fumée et brisant tout obstacle,

Nous vîmes pleins de feu ces escadrons de fer,

Roulant comme des flots, nous offrir le spectacle

Le plus majestueux des fureurs de la mer.

Victimes du devoir et du patriotisme,

Sur ce champ de bataille, effrayant cataclysme,

Ils sont morts bravement, pour notre liberté.

Que la postérité devant cet héroïsme

S'inclinant applaudisse à ces traits de civisme,

Car ces géants ont droit à l'immortalité.

CHARADE

Mon premier est le nom d'un fleuve d'Italie

Qu'illustra de Plon-Plon la singulière cavie,

Que mon troisième exprime à moitié. Mon second

Sur ses quatre pieds sert aux puces d'entrepont.

Si mon double dernier n'est pas dans la chandelle,

C'est qu'il n'est bien placé que dans la Tour-de-Nesle.

Et mon tout, cher lecteur, pour le mâcher le mot,

Fréquente Colombine et tringue avec Pierrot.

LUDOVIC DAUBIER.

MOT CARRÉ SYLLABIQUE

Pour trouver, à coup sûr, mon premier, mon dernier,

En juin, d'un chapelier visitez la boutique ;

Puis, montez hardiment s'il vente sur l'Afrique

De mon double second le ballon du premier.

Filez vers l'Orient, stoppez en vue du Caire,

Et vous apercevrez le cours large et profond

Des ondes du dernier de mon double second.

Maintenant devinez, lecteur, c'est votre affaire !

ESQPE.

Explication du MOT CARRÉ SYLLABIQUE contenu dans le numéro précédent :

MER CU RE
CU LOT TE
RE TE NUE

Explication de la CHARADE publiée dans le précédent numéro :

MONT MERLE

UNE PENSÉE PAR SEMAINE

Nous médions trop des femmes. Si elles valaient mieux, peut-être les aimerions-nous moins : les vices s'attirent.

VERTIV.

A PROPOS DE SENTERRE

Jour néfaste, ô Senterre! où ta mère enfant A
 Quand, parmi nous je sus que tu devais tom B
 Et qu'un boîteux allait, un borgne rempla C
 A t'expulser j'aurais avec plaisir ai D
 Il fallait que Du Croc soit fou pour te livr E
 Notre première scène et t'en nommer le ch F
 Dès le commencement tu l'a fais patau G
 Sous ta direction routinière et gan H
 De nous faire suer as-tu bientôt fin I
 Car tout Lyon est las de t'engraisser, que d' J
 Tout Lyon te repousse et te hait. En ce K
 Tu n'as plus qu'un parti, c'est de prendre tes L
 Et fuir bien loin de nous; je t'engagerai m M
 A changer tes deux noms que poursuit notre N
 Dans le même paquet, emballe tes trum O
 Ta troupe de malheur, tes barytons ra P
 Ce remède est fameux, et je suis convain Q
 Que tu seras content. Dans quelque monast R
 Va reléguer ta bête et tes sottises prou S
 Allons, va te cacher, ne fais pas l'enté T
 Car depuis trop longtemps à notre nez tu p U
 Crois-tu, vieux cornichon, qu'on va te conser V
 Pour te vendre plus tard au détail à prix fi X
 Erreur, car nous avons ton portrait, c'est l' Y
 Et crois ce qui t'est dit depuis A jusqu'à Z

LUDOVIC DAUBIEN.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

M. Senterre s'est enfin décidé à nous présenter un ténor léger en remplacement de M. Leroy, qui a été refusé il y a près d'un mois et demi; comme on le voit, notre directeur, guidé par l'expérience, prend le temps de réfléchir, et s'il ne trouve que des croûtes pour le public, il sait du moins se mettre du pain frais sur la planche par l'économie.

M. le directeur, avec le flair qui le caractérise (et qui fait découvrir à ses semblables les truffes dans le Périgord), M. Senterre, disons-nous, a trouvé M. Laurent.

M. Laurent, que nous connaissons depuis quatre ou cinq ans, est toujours le même; il n'a rien perdu... mais il n'a rien gagné; sa voix est toujours jolie dans le médium, mais elle est trop courte et trop faible, et lorsqu'il veut paraître en avoir, M. Laurent crie faux.

M. Danguin qui avait engagé cet artiste, n'avait pas la subvention qui existe aujourd'hui, et le public pouvait faire des concessions sur la qualité des artistes d'alors; mais maintenant que M. Senterre empoche régulièrement 1,075 fr. par jour, nous pouvons dire que sur la troupe entière il n'est à notre connaissance que quatre artistes qui tiennent convenablement leur répertoire, et M. Laurent n'est pas, pour nous, à la hauteur de la subvention.

Il est évident que M. Senterre n'est pas plus que ses.... artistes à la hauteur de cette subvention; mais s'il ne sait pas s'élever jusqu'à elle, il sait du moins l'abaisser jusqu'à lui!

C'est samedi que nous avons entendu M. Laurent, dans le *Songe d'une Nuit d'été*; disons que M^{lle} Isaac, exceptée, l'interprétation a été.... sale!

M^{me} Depoitiers miaule, pousse des cris déchirants, et M. Chopin qui ne sait pas chanter, fait le paillasse.... Cet artiste prend peut-être notre scène pour des tréteaux de vogues; il est vrai qu'en voyant le directeur, on peut bien se tromper et le prendre pour un pitre!

M. Barbet, qui accomplissait son troisième début, est allé grossir le nombre des artistes acceptés par le.... public; allons, la collection se complète, voilà une chèvre de plus dans le troupeau.

Disons enfin que la musique de M. Ambroise Thomas a été indignement traitée, et qu'en sortant de pareilles représentations, on comprend facilement que M. Victor Massé ait refusé à M. Senterre le droit d'impopulariser sa dernière œuvre, *Paul et Virginie*.

Convenons que c'est là un coup de cravache appliqué de main de maître sur la.... figure de notre cher directeur; mais convenons aussi que ceux qui croient lui faire honte perdent leur temps; que cet impresario est habitué à être traité de la sorte, que les crachats qu'il reçoit de toutes parts

et les coups de cravache dont on lui cingle journellement les oreilles, le laissent aussi insensible que s'il était un âne.... de Provence!

Beau-père.

VARIÉTÉS

SOUVENIRS DE CAPTIVITÉ

PAR UN MOBILE DU RHÔNE

(Suite et Fin).

Le 24 décembre, le froid fut si intense que le thermomètre descendit à 22 degrés et à 35 sur le pont de l'Elbe, la nuit suivante. J'ai vu trois centimètres de glace sur une vitre placée pourtant près des tuyaux du calorifère. Plus tard, l'Elbe a roulé des blocs de glace d'un mètre cube.

Le premier de l'an arriva enfin. Chacun se souhaita la bonne année et la fin de nos misères.

Nous pensions que ce jour là, les Saxons allaient changer et augmenter notre ration ordinaire; on nous gratifia de deux harengs blancs et trois pommes de terre cuites à l'eau.

Un concert de malédictions accueillit cette ladrerie. Cependant le soir nous reçûmes chacun deux petites saucisses et un quart de choucroute, le tout cru, bien entendu.

A partir de ce jour néfaste, le bruit se répandit qu'une révolte s'organisait.

Le 7 janvier, les Prussiens firent une fouille en règle. Après nous avoir fait descendre dans la cour, une compagnie saxonne monta dans les dortoirs et poussa ses investigations jusque dans les musettes. Ces braves gens, firent ample provision de notre chocolat, saisirent toutes les lettres et récoltèrent environ soixante révolvers.

Cependant, malgré cette importante capture, on rendit les lettres à ceux qui les réclamèrent.

Quelque temps après, on nous donna la permission de monter un petit théâtre. Chacun rivalisa de zèle pour donner à l'interprétation des pièces le plus de talent possible. Certains acteurs s'acquittaient à merveille de leur rôle. Quant au matériel scénique, il fut vendu 800 francs, à notre départ.

Le bruit d'un traité de paix prenait chaque jour plus de consistance. Nous espérions revoir bientôt notre chère patrie.

Le dimanche suivant, à huit heures du soir, nous entendîmes tout à coup le canon puis des pétards, des fusées et des bombes. C'était un feu d'artifice tiré par les Prussiens en mémoire de leurs exploits guerriers.

Le lendemain matin, à neuf heures, nos bourreaux décidèrent de nous faire contempler les trophées qu'ils avaient conquis, ou plutôt achetés. A cet effet, ils prirent parmi les prisonniers, trois hommes par escouade, et nous conduirent, sous bonne escorte, dans les rues de la ville. Le pont de l'Elbe était richement pavoisé. A chaque pilier étaient fixés des écussons portant les noms des villes qu'ils avaient conquises ou traversées. Je remarquai : Paris, Belfort, Metz, Dijon, Neuf-Brisach et Sedan.

A droite du pont, on voyait deux pièces de 12 et à gauche 1 obusier et des mitrailleuses. Le tout d'origine française. A cinq heures du soir, nous étions de retour de cette excursion humiliante.

Quinze jours après, on nous informa que ceux d'entre nous qui possédaient 15 thalers, le thaler vaut 3 fr. 75 c., pourraient s'en aller à leurs frais. Cinq jours après cette communication, tous ceux qui s'étaient fait inscrire se mirent en route avec une joie qu'on ne peut dépeindre.

Le surlendemain de ce départ, qui nous attrista profondément, on nous fit mettre sac au dos. Chacun croyait au retour en France. Notre illusion fut de courte durée. On nous mena camper dans une plaine récemment inondée. Nous fûmes obligés de faire, au moyen de pompes, les travaux d'assainissement. Après ce pénible travail, on nous fit remplir une glacière des blocs de glace que charriait l'Elbe. Nous allions chercher la viande à Dresde, tous les cinq jours. Cette corvée se faisait au moyen d'un fourgon français trainé par quinze mobiles.

Notre nourriture devenait de plus en plus mauvaise et distribuée avec une parcimonie désolante. Le pain surtout, livré tous les six jours, n'était plus qu'une affreuse galette moisie et infecte. Notre exaspération contre nos bourreaux était telle, que chaque jour des rixes mortelles ensanglantaient notre camp. Un zouave assomma un Prussien d'un coup de choppe. Le poste se rua sur les prisonniers, le zouave fut tué mais la bataille se termina par trois Prussiens sur le carreau et deux autres désarmés. Malgré les plus actives recherches, les armes ne furent pas retrouvées.

Cependant, les hommes qui avaient pu réaliser les 15 thalers portaient chaque jour. Chacun s'empessa d'écrire à sa famille pour avoir la somme demandée.

Enfin le 16 avril, à quatre heures du soir, on nous fit rendre nos fournitures. A six heures, on nous distribua, en deux fois,

le boni de la compagnie, soit 6 fr. 25 c., puis nous mîmes sac au dos. A minuit, après nous avoir comptés et recomptés, on nous conduisit sur la même place où nous avions passé les plus douloureux moments de notre captivité. Là, nous attendîmes, le jour. A cinq heures du matin, on vit arriver deux camions chargés de plusieurs sacs de thalers, nous en reçûmes chacun deux.

Ensuite, le commandant de place — qui avant la guerre était caissier dans une usine située à la Mouche — nous dit que nous allions revoir la France. Il nous recommanda d'obéir aux soldats de notre escorte, etc.; cette harangue mielleuse ne fut guère écoutée.

Nous fûmes entassés, par 43 hommes, dans des wagons à bestiaux; la machine jeta son rugissement et le convoi se mit en marche.

Le 21 avril, après cinq jours de souffrances, nous arrivâmes à Lunéville. Là, nous reçûmes 1 kilog. de pain blanc et 250 grammes de viande. Quelle noce!...

Le lendemain, après avoir fait le triage des corps, on se remit en route. Arrivés à Epinal, le chef de train fut incarcéré pour avoir lué les Prussiens. Les dames de la ville nous offrirent une collation. A la station de Châlons-sur-Saône, beaucoup de nous restèrent, car le train se dirigeait sur Autun. Ceux dont la bourse était garnie, prirent le chemin de fer; les autres se mirent bravement en route sur leurs jambes.

Enfin j'arrivai à Lyon un beau dimanche. Vous dire les émotions de ce retour, je ne le puis. Ceux qui, comme moi, ont été prisonniers, peuvent seuls s'en faire une idée.

Si j'ai livré à la publicité mes impressions de captivité, c'est pour rendre un hommage éclatant à la mobile du Rhône, si injustement calomniée. J'ai voulu que l'on sache que les enfants de Lyon ont fait leur devoir dans cette guerre insensée, et qu'ils l'accompliront encore si la patrie a besoin d'eux.

FIN.

C. PEYRONNET.



AVIS

Nous avons reçu plusieurs CRITIQUES THÉÂTRALES, mais aucune ne remplit les conditions voulues. Nous prévenons les personnes qui seraient dans l'intention de nous adresser des articles de ce genre, à titre de spécimen, que nous exigeons de la critique impartiale et non de l'encens ou de l'éreintement de parti pris.

Les écrivains qui voudraient concourir, devront nous faire parvenir leur copie le lundi de chaque semaine. Nous avisons de notre acceptation, de collaboration suivie, celui qui aura mérité cette préférence.

CORRESPONDANCE

CORNIBUS. — Bravo! dimanche prochain vos paradoxes verront la lumière. L'article « jour de l'an » viendra à l'époque voulue.

ESOPE. — De peur de se tromper sur la valeur des charades, je vous en réserve le monopole.

E. PATÉ. — Vous avez dû voir que votre solution était juste. Continuez.

R. BORISTE. — Votre envoi passera dimanche prochain. Préparez quelque chose de nerveux pour le jour de l'an. Ce jour là, la Cravache doit faire sensation.

Un curieux. — Vous me demandez ce que c'est que ce nouveau journal le Volcan: prochainement nous publierons de curieuses révélations sur la fondation de cette feuille.

H. S. — Votre article: « Halte là! » passera avec coupures. Condensez, trop filandreux. Votre romance pêche par la versification.

CASSANDRE. — Beaucoup trop cru.

A. Spha. — Vos pensées ont du bon. Simple question: n'êtes-vous pas une fille d'Eve?

J. LECLAIRE. — Passera dimanche prochain.

FROLETOUT. — Nous choisirons dans votre dernier envoi.

ISMAEL. — Bien touché. Passera dimanche prochain. Vous avez conquis le droit de collaborer assidument à la Cravache. En avant.

Le Propriétaire-Gérant: F. BESSON.

Lyon. — Imprimerie BESSON et PERRELLON, Grande rue de la Guillotière, 2.